



HAL
open science

Compte rendu de Penelope M. Allison, *The insula of the Menander at Pompeii, III: the finds, a contextual study*, Oxford, Clarendon Press, 2006

Nicolas Monteix

► **To cite this version:**

Nicolas Monteix. Compte rendu de Penelope M. Allison, *The insula of the Menander at Pompeii, III: the finds, a contextual study*, Oxford, Clarendon Press, 2006. *Revue archéologique*, 2009, 2009/2 (48), pp.401-404. halshs-00619139

HAL Id: halshs-00619139

<https://shs.hal.science/halshs-00619139>

Submitted on 5 Sep 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ALLISON Penelope M., *The Insula of the Menander at Pompeii, III: The Finds, a Contextual Study*, Oxford, Clarendon Press, 2006, 1 vol. 23 × 28, XLVI + 503 p., 132 pl., 1 plan et 582 fig. h. t.

Ce volume est le troisième – le quatrième par ordre de parution – d'une série consacrée à l'*insula* dite « du Ménandre » à Pompéi (*Regio I, insula 10*), qui a d'ores et déjà fait date dans l'historiographie pompéienne. Les travaux réalisés sous la direction de R. Ling entre 1978 et le début des années 1980 sur un îlot dégagé par A. Maiuri entre 1926 et 1933, afin de pallier les carences de l'enregistrement systématique des données à Pompéi, ont, bien avant leur publication définitive, fait de l'*insula* l'unité de base adoptée par la communauté scientifique pour les études généralistes à Pompéi. Le vol. I, publié en 1997, traitait des structures architecturales : en suivant les principes de l'archéologie du bâti, R. Ling avait restitué les grandes phases de l'évolution de l'îlot, proposant d'intéressantes conclusions économique-juridiques. Dans

le vol. II, assisté par L. Ling, il avait décrit l'intégralité des peintures. Après la parution du vol. IV, consacré au trésor d'argenterie de la maison « du Ménandre », nous disposons désormais avec cette livraison, sinon de la série complète – manquent les inscriptions –, du moins de la majeure partie des données archéologiques dégagées des ponces du Vésuve dans cet îlot.

Aussi étonnant que cela puisse paraître, après plus de deux cent cinquante ans d'archéologie pompéienne, le principe même de l'inventaire exhaustif qui est au cœur de l'ouvrage de P. M. Allison constitue une nouveauté : si l'on écarte les catalogues d'expositions consacrées à Pompéi, qui ont tendance à présenter toujours les mêmes « beaux » objets, seul cet ouvrage offre pour la première fois une vision panoptique de la « totalité » du matériel découvert dans un même

îlot. Au contraire de la série de monographies commencée – et vite arrêtée – à la fin des années 1980, P. M. A. s’est refusée à réaliser une typologie classique et à étudier les objets par classe fonctionnelle ou matérielle. Son but est d’appréhender leur contexte de découverte pour comprendre la fonction des espaces où ils ont été mis au jour au moment de l’éruption. P. M. A. s’appuie également sur sa thèse publiée en 2004, consacrée à une étude similaire dans 30 maisons éparpillées à travers le tissu urbain de Pompéi.

La première partie expose les méthodes employées et les sources utilisées pour mener l’étude à bien – avant tout les journaux des fouilles Maiuri, rapidement analysés mais non retranscrits. Un constat est tiré : Pompéi n’est pas un habitat entièrement fossilisé, comme on l’a longtemps cru, demeuré absolument intact depuis le moment même de l’éruption, et il n’est pas possible de l’étudier comme si cela avait été le cas. Les récupérations et les pillages ont dû être nombreux juste après le cataclysme. Il y a plus : les années précédant l’éruption, avec leur forte activité sismique, n’ont certes pas été une période normale et l’occupation des maisons a dû s’en ressentir. Il faut encore prendre en compte les techniques d’enregistrement et de conservation des objets sur place après la fouille et, finalement, les effets du séisme qui a frappé Naples et sa région en 1980. Il suffit d’ailleurs de consulter les tableaux récapitulatifs en fin de volume pour mesurer les pertes de documentation : l’immense majorité de la céramique « non fine » (amphores, céramique de préparation culinaire, de table et de service, p. 436-442), qui ne peut plus être étudiée physiquement faute d’avoir été inventoriée et conservée, n’existe plus que sous forme de numéro dans le présent catalogue. Dans un deuxième temps, P. M. A. mène une rapide étude des termes latins ou grecs utilisés sans trop de précautions – mais sans guère plus de conséquences désormais – par les archéologues classiques pour nommer les produits de leurs fouilles. Elle revient également sur les noms italiens employés, avant de justifier les appellations anglaises qu’elle utilise dans le reste de son ouvrage.

Après ces trois chapitres de prolégomènes méthodologiques, la seconde partie constitue le catalogue proprement dit et le fondement de l’argumentation de P. M. A. Les objets trouvés dans chacune des onze unités domestiques de l’îlot font l’objet de notices complètes et sont présentés maison par maison et pièce par pièce, après l’évocation en termes très généraux des périodes et conditions de fouille propres à chaque habitation. Dans une seconde série de chapitres reprenant le même ordre, des synthèses sont proposées pour

chaque unité, pièce par pièce puis pour les ensembles.

Un paradoxe doit être relevé d’emblée. Alors même que l’approche novatrice de P. M. A. a pour but de caractériser l’utilisation des espaces domestiques en se fondant sur l’étude fonctionnelle des objets, les notices qui leur sont consacrées ne constituent pas une étude détaillée ou technique, mais réussiraient en dépit de cela à présenter suffisamment d’informations pour justifier l’identification proposée (p. 11), et permettre ensuite de comprendre le fonctionnement des pièces dans les maisons étudiées. Nous reviendrons plus loin sur ce paradoxe et ses conséquences. Soulignons l’extrême richesse de l’illustration en fin de volume, en particulier des photographies. La quantité d’objets traités est impressionnante (2 375 entrées, dont certaines restent des notices vides faute de conservation de l’objet), mais quelques manques doivent être signalés. Nous ne saurions trop regretter les problèmes de retranscription des timbres et des inscriptions : un renvoi vers le *corpus* concerné avec intégration des éventuelles lacunes aurait été nécessaire. De la même façon, l’absence de caractérisation des formes d’amphores et de céramique commune crée un vide qui aurait pu être comblé par une analyse des photos de fouille pour les pièces manquantes et par une consultation bibliographique minimale, mais récente, pour les rares pièces miraculeusement conservées et inventoriées. À croire que P. M. A. a craint que le lecteur eût pu lire, par exemple, que l’amphore n° 648 avait été fabriquée en Crète pour transporter du vin et s’imaginer que ce vin était encore dans la « Casa del Menandro » au moment de l’éruption – ce qui reste possible, le emploi d’une amphore crétoise AC 2b avec un contenu non liquide impliquant la rupture de son col.

Le principal problème reste que les interprétations générales – pour chaque maison ou pour l’ensemble de l’îlot – sont fondées sur la somme des interprétations particulières à chaque objet. Or ces dernières peuvent être fortement sujettes à la discussion, souvent faute d’une analyse assez poussée.

Prenons l’exemple de la « Casa del Fabbro » (I 10, 7) et de son matériel caractéristique : d’une part les restes d’os travaillés, notamment les nombreuses charnières en os ; d’autre part les outils découverts dans une caisse sous le portique à l’arrière de la maison (pièce 10). Trois pièces présentent des concentrations d’objets en os qui renvoient tous à des éléments de meubles, qu’il s’agisse de charnières ou de pièces de tableterie. Dans la pièce 7, deux charnières complètes (cat. n° 1171) et 22 inachevées (n° 1172 et 1182) – sans perforation transversale dans la diaphyse – ont été

mises au jour. Il ne semble pas impossible d'y voir un ou deux métapodes seulement débités en rondelles (seul l'examen direct permettrait de s'en assurer). D'autres résultats de simple débitage ont été mis au jour dans la pièce 10. Si les 32 charnières (cat. n^{os} 1263 et 1264 ii) de dimensions réduites étaient achevées – mais étaient-elles en usage ? –, tout comme les deux plaques gravées (cat. n^{os} 1342-1343), des fragments de diaphyses seulement sciées (cat. n^o 1349 i-ii), mais surtout des éléments périphériques (*ulna* ou stylets) ôtés de l'os principal (n^o 1344, qui comporte également une diaphyse à peine sciée) et d'autres possibles déchets (n^o 1345) renvoient vers le travail de l'os sur place. Enfin, à l'exception de trois baguettes provenant de la pièce 10 (cat. n^{os} 1346-1348), les éléments de tabletterie – baguettes et appliques – ont tous été découverts dans la pièce 8 (cat. n^{os} 1185-1209). Ces éléments permettent de caractériser une partie des activités se déroulant dans ces espaces. Dans chacun d'entre eux est localisée une fraction de la chaîne opératoire du travail de l'os : le débitage en 10, le tournage ou le seul perçage en 7 et le façonnage ou l'assemblage en 8.

L'autre assemblage d'objets particulièrement intéressant est constitué par les nombreux outils découverts groupés, probablement dans un meuble en bois, sous le portique 10. Deux éléments concourent à rendre l'interprétation difficile : d'une part, la volonté d'A. Maiuri de laisser des objets dans les maisons pour les rendre compréhensibles aux visiteurs s'est transformée en une perte d'informations sur le contexte d'origine lors du transfert des pièces dans les dépôts ; d'autre part, la corrosion a fortement endommagé les outils en fer au point de les rendre non interprétables. Pour pallier ce problème on aurait pu dépouiller des photographies d'archives, dont la liste jusqu'en 1932 a été publiée par M. Della Corte¹. Si ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre une révision exhaustive des interprétations proposées pour chacun des instruments en fer, quelques remarques peuvent être faites. P. M. A. estime que les outils trouvés sous le portique renverraient à sept activités différentes : menuiserie ; travail du métal, de l'os ; activités médicales, agricoles, de couture et de construction (p. 343-344). Arrêtons-nous sur le travail du

métal. Le marteau de forge (cat. n^o 1319, inv. n^o 18240) est en fait une herminette, dont le tranchant est dans un plan perpendiculaire au manche. Le ciseau en bronze supposé avoir été utilisé pour découper du métal à chaud (cat. n^o 1305) est en fait, comme l'affirmait déjà O. Elia, le seul fer à braser jamais découvert à Pompéi : la pointe biseautée présente une fine couche de plomb. Si cet objet participe pleinement du travail du métal et que les limes peuvent à la limite intégrer cette chaîne opératoire, manquent des éléments essentiels à la caractérisation de cette activité : les réserves de métal, l'espace de fusion et de coulée, les déchets de production, l'établi, les bassins de trempe pour le fer, etc. Il convient dès lors de soulever plusieurs questions : un seul objet caractéristique d'une pratique permet-il de déterminer qu'elle se déroulait dans l'espace où il a été découvert ? Quel est le seuil numérique d'objets ou de structures significatif d'une fonction de production ? Faut-il plaquer nos perceptions modernes sur les savoir-faire des « artisans » de l'Antiquité, et notamment une forme d'hyper-spécialisation pointilleuse ? Cet intrigant fer à braser a-t-il pu être utilisé dans le cadre d'une autre activité qui ne soit pas le strict travail du métal, comme l'assemblage entre elles de pièces en alliage cuivreux par brasure, ensuite insérées dans des meubles ?

L'écrasante majorité des objets contenus dans le meuble situé dans la pièce 10 – ou dans son immédiate proximité – renvoie vers le travail du bois, en vue de la confection de meubles, comme l'indiquent les éléments en os examinés ci-dessus – utilisés comme charnières ou comme placage décoratif. P. M. A. plaide pour l'absence de certaines pièces caractéristiques de cette activité, comme rabot, forets, tarière. Si le bois n'a pas été préservé, comment distinguer la lame d'un rabot d'une tôle de fer incomplète² ? Pour les forets, l'usage d'un arc – attesté sur une fresque de la « Casa dei Vettii » représentant Dédale au travail – oblige à rechercher des tiges de métal non pas vrillées, mais s'achevant en feuille de laurier pour permettre un percement par rotation alternative. Un objet provenant de cette maison et visible sur une des photos d'archives correspond à cette description³, mais aucun objet, même en tenant compte d'une forte corrosion et d'une

1. M. DELLA CORTE, *Catalogo sistematico descrittivo delle fotografie dei monumenti pompeiani esistenti nell'Archivio fotografico della R. Soprintendenza alle antichità della Campania*, Rome, 1939.

2. Voir des rabots intacts dont seule la lame est préservée, et la plupart des outils utilisés en menuiserie, dans R. B. ULRICH, *Roman Woodworking*, New Haven - Londres, 2007, p. 13-58.

3. Cliché C 1979, *Archivio fotografico SANP* (= DELLA CORTE, *op. cit.*, cat. n^o 665, p. 44). Le possible foret est au centre, dans la rangée inférieure.

certaine dégradation, ne lui correspond dans le catalogue ; une destruction ou une perte reste possible. Quant aux outils agricoles découverts avec les outils de menuiserie, rappelons l'existence d'un jardin, dont les traces de plantations sont décrites par les journaux de fouille qui ne mentionnent toutefois pas la présence d'arbres⁴. Il est possible que l'un des occupants de la maison ait eu des activités agricoles – ce qui n'est pas incompatible avec la menuiserie. Pour les instruments médicaux (part. cat. n^{os} 1300, 1306 ; 1508-1529) qui participeraient de la multiplication des activités possibles dans cette maison, il convient certainement d'y voir un ensemble cosmétique, comme l'indique P. M. A. elle-même en citant R. Jackson (n. 21 p. 384). À l'exception des spéculums rectaux et vaginaux découverts sur le site et qui dénotent une certaine spécialisation, la fréquence avec laquelle des assemblages d'« instruments chirurgicaux » ont été mis au jour à Pompéi incite plus à les considérer comme des outils de toilette – et notamment de maquillage – que comme le signe d'une activité de praticien médical. Paradoxalement, P. M. A. se range finalement à cette interprétation non discriminante en conclusion (p. 398).

Après cette rapide révision des objets découverts dans la « Casa del Fabbro » et exposés dans le catalogue, il nous faut réfuter l'une des conclusions proposées par P. M. A. et revenir à celle d'O. Elia en 1932 : l'un des occupants de cette maison avait une activité de menuiserie orientée vers la fabrication de meubles, vraisemblablement basée à l'arrière de la maison, autour du portique. Cela dit, P. M. A., pour chacun des assemblages cohérents d'objets qu'elle décrit, propose plusieurs hypothèses d'interprétation. Le travail de l'os est mentionné dans les notices, la valeur globale des outils dans le chapitre de synthèse sur la « Casa del Fabbro ». Elle conclut cependant que cet ensemble de matériel caractérise une activité de récupération pour revente, à partir de ce qui nous semble être une vision trop étroite du travail artisanal, selon laquelle une

seule activité serait pratiquée par une même personne. Nous ne saurions souscrire à cette idée de la transformation d'une partie de la maison en « bric-à-brac shop » (p. 349).

À la suite d'une présentation synthétique sur les onze unités domestiques de l'îlot, le volume est conclu par deux chapitres. Le premier comporte une série d'études transversales, d'une part sur des types de matériel et leur répartition spatiale, d'autre part sur la distribution des activités au sein de la maisonnée. Bien que, dans le détail, certaines conclusions mériteraient d'être discutées, l'enchevêtrement des multiples fonctions est à bon droit mis en évidence et souligné. Il est ainsi notable que P. M. A., se démarquant de deux cent cinquante ans d'historiographie, attire l'attention sur l'absence d'incompatibilité entre des activités de production et l'occupation domestique. L'ultime chapitre (p. 399-405) propose une rapide discussion sur les éléments permettant de cerner l'état d'occupation de l'îlot, alors même que la sentence a déjà été énoncée pour chacune des maisons. Sans remettre en cause les perturbations ayant précédé et suivi l'éruption, dont la révélation constitue une réelle avancée dans l'étude de Pompéi, le lecteur s'étonnera cependant que des conditions « anormales » d'usage soient fortement suggérées, alors même que la normalité des formes d'occupation n'est pas définie.

Cet ouvrage, qui aurait certainement gagné à être un travail collectif, rendra évidemment de nombreux services, avec les réserves signalées plus haut qui n'enlèvent rien à l'originalité et à l'intérêt de la démarche. Associé aux autres volumes de la série consacrée à l'*insula* du Ménandre, celui-ci participera à une étape importante dans les études pompéiennes.

Nicolas MONTEIX,

*École française de Rome,
Palais Farnèse, Piazza Farnese 67,
I-00186 Rome.
nicolas.monteix@gmail.com*

4. *Giornali degli scavi di Pompei*, 1933 : « 13 gennaio. [...] Il piano di terra vegetale conserva integralmente le tracce della coltivazione di piccole piante con due fasce di bordura in giro e piccolo viale intermedio [...] » (*Archivio storico SANP*, A VI 7).